

Arts- Étude Théâtre

Textes auditions d'entrée – 2026/2027

Extrait de «Un amour de libellule», Dominique Paquet

Quel freinage ! j'en ai les pattes toutes enflammées !... Mon petit coeurléoptère bat toujours très vite à l'heure de notre rendez-vous. Il est là... il me sourit... et murmure : « Comme tu es belle ma libellule ! » Alors, j'ouvre mes ailes pour être plus belle encore... Pour lui...

Notre conversation dure depuis quinze ans. Enfin... Mon ami humain croit que je viens à ce rendez-vous depuis le premier jour ! Il ignore qu'une libellule vit à peine le temps d'une année et ne peut imaginer que, depuis quinze ans, plusieurs générations de libellules se relaient sans discontinuer pour ne pas le laisser seul monologuer face à ces insectes inattentifs, buzzineurs de tout poils uniquement préoccupés de s'emmieller les pattes... Ce frelon, notamment, cet empêqueur d'aimer que je suis obligée de chasser avant de reprendre ma place, ici, sur ce bout de bois, pour être à la hauteur de ses yeux...

Après un grand silence, nous parlons... les yeux dans les yeux... Je le regarde fixement comme il me regarde... Nous apprenons beaucoup l'un de l'autre...

Hier, il m'a confié tendrement : « J'ai plus appris de toi ma libellule, que de Platon ou d'Aristote !!! » Je ne connais pas ces insectes mais j'imagine qu'il s'agit d'une espèce en voie de disparition ! Et il a ajouté : « Si Sartre avait eu la chance comme moi de converser avec une libellule, il n'aurait peut-être pas écrit avec autant de certitude que l'existence précède l'essence ! »... J'ai médité cette phrase toute la journée, mais je n'en ai rien extrait. Pour ne pas lui montrer mon ignorance, je m'efforce de soutenir son regard... Nous nous comprenons au-delà des mots... dans notre double immobilité tendre... sa tête inclinée vers moi en signe de bonté douce... dans son illusion de toujours parler à la même libellule... Pauvres humains ! Tellement inorganisés par rapport à nous les insectes, qu'ils n'ont personne à qui confier leur colère contre le Sartre, le Platon ou l'Aristote. Heureusement que nous sommes là !

Extrait de «La trêve de la fourmi», Emmanuelle Polle

5h59, ce matin, j'étais aux fraises. De la mara des bois. Toute fraîche. Des perles de rosée. Un goût de sauvage. J'ai dû me retenir tout le trajet du retour pour ne pas en grignoter en chemin. 8h15, croissant au beurre. La margarine, à la maison, on n'aime pas trop. Et puis le beurre, y a rien de meilleur. C'est plein de vitamines A, excellent pour la croissance des enfants.

11h12, ravie, je venais enfin de terminer un petit fagot pour la flambée du soir. C'était un peu lourd, mais j'ai tenu bon. Et puis y a pas à dire, une pomme de terre cuite sous la cendre, y a rien de plus doux au palais.

Alors, permettez, mais quand je vois ça (*elle montre le public*), toute cette foule gagnée par l'indolence, anesthésiée de soleil, gavée de sucres trop rapides, ça me désole.

J'aime sentir ce frémissement dans mon petit corps affairé, je raffole du tiraillement de mes muscles en fin de journée, et enfin l'excitation de mon cerveau au vu de tout ce qui a été fait, et qui n'est plus à faire, me transporte de joie.

Je hais la paresse !

À bas la mollesse !

(*un temps*) En fait, je ne sais même pas ce que cela veut dire.

« Repos », par exemple (*Elle cherche dans son dictionnaire des synonymes*) : « Délassement, détente, entracte, méridienne, non-travail, pause, récréation, relaxation, rémission, répit, sieste, trêve, vacances... »

(*Elle bâille. Elle s'est allongée.*) Je ne sens plus mon corps. Je respire. Ça sent bon. Je suis bien. (*Elle rit*) C'est horrible comme c'est bon de se sentir fainéante !

Extrait de «Rasles antennes», Sébastien Thiéry

J'en peux plus, ça fait vingt ans que je travaille dans le miel... Mon grand-père était dans le miel, mon père était dans le miel, alors moi, forcément, après le bac... hop, à la ruche ! Pas eu le choix... C'est l'enfer ce boulot... Je suis une sorte de coursier... Je vais d'une fleur à l'autre... Je ramasse du pollen... Je le dépose à la ruche... À peine arrivé, pas le temps de souffler... Faut que je retourne aux fleurs... Comme ça, toute la journée... des allées et venues... C'est un métier de crétin... J'en ai ras les antennes... L'année dernière, on m'a proposé de travailler dans la ruche... en interne... dans la logistique... C'était horrible... On était cinq dans un bureau... pas bonjour, rien... aucune ambiance... des petits employés subalternes qui essaient d'éblouir le sous-directeur... qui lui-même tente de charmer le directeur... qui lui-même essaie de séduire... la présidente... enfin, nous, on l'appelle la reine... J'ai tenu deux jours... Je suis retourné aux fleurs...

Moi, ce que j'aurais aimé, c'est travaillé dans la sidérurgie... J'adore l'acier... C'est ma passion... Je rêverais d'aller à l'usine tous les matins... dans une belle fonderie, avec plein de copains métallos... J'habiterais à Metz, tout serait gris... le ciel, le paysage, ma vie... J'adore le gris... Au lieu de cela, je m'ennuie dans ce jardin... au milieu des roses et des bégonias... De la couleur partout... Pas une touche de gris... Maintenant c'est trop tard pour changer de vie... J'ai vingt ans de ruche... Je suis une abeille finie... Y a pas quelqu'un qui habite à Metz ?

Extrait de La mouette, Anton Tchekhov (traduction Françoise Morvan et André Markowicz)

Les hommes, les lions, les aigles et les coqs de bruyère, les cerfs aux vastes bois, les oies, les araignées, les poissons muets qui vivent dans l'eau, les étoiles de mer et tous ceux que l'oeil ne pouvait voir - en un mot, toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies, leur triste cycle accompli, se sont éteintes... Voici déjà des milliers de siècles que la terre ne porte plus un seul être vivant, et cette pauvre lune allume en vain son fanal. Dans les près, les grues ne s'éveillent plus en criant, on n'entends plus les hannetons de mai dans les bois de tilleuls. Le froid, le froid, le froid. Le vide, le vide, le vide. La peur, la peur, la peur.

Les corps des êtres vivants ne sont plus que poussière, la matière éternelle les a changés en pierres, en eau et en nuages, et leurs âmes se sont toutes fondues en une seule. L'âme commune du monde, c'est moi... En moi, l'âme d'Alexandre le Grand, et celle de César, celles de Shakespeare et de Napoléon, et aussi bien celle du dernier moucheron. En moi la conscience des hommes s'est fondue avec les instincts des bêtes, je me souviens de tout, de tout, de tout, et je revis chaque vie en moi-même.

Je suis solitaire. Une fois par siècle, j'ouvre la bouche pour parler, et ma voix monotone résonne dans ce vide, et nul ne peut l'entendre...

Tel un prisonnier jeté dans le vide d'un puits profond, j'ignore où je suis et ce qui m'attend.

Extrait de Rhinocéros, Eugène Ionesco

Ce n'est tout de même pas si vilain que ça un homme. Et pourtant, je ne suis pas parmi les plus beaux ! Crois-moi, Daisy ! Daisy ! Daisy ! Où es-tu, Daisy ? Tu ne vas pas faire ça ! Daisy ! Daisy ! remonte ! reviens, ma petite Daisy ! Tu n'as même pas déjeuné ! Daisy, ne me laisse pas tout seul ! Qu'est-ce que tu m'avais promis ! Daisy ! Daisy ! Évidemment. On ne s'entendait plus. Un ménage désuni. Ce n'était plus viable. Mais elle n'aurait pas dû me quitter sans s'expliquer. Elle ne m'a pas laissé un mot. Ça ne se fait pas. Je suis tout à fait seul maintenant. On ne m'aura pas, moi. Vous ne m'aurez pas, moi. Je ne vous suivrai pas, je ne vous comprends pas ! Je reste ce que je suis. Je suis un être humain. Un être humain. La situation est absolument intenable. C'est ma faute, si elle est partie. J'étais tout pour elle. Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Encore quelqu'un sur la conscience. J'imagine le pire, le pire est possible. Pauvre enfant abandonnée dans cet univers de monstres ! Personne ne peut m'aider à la retrouver, personne, car il n'y a plus personne.

Extrait de Songe d'une nuit d'été, William Shakespeare (traduction Jean-Michel Déprats)

Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre :
Tout près de sa charmille solitaire et sacrée, À
son heure engourdie et somnolente,
Une équipe de lourdauds, de frustes artisans,
Qui travaillent pour gagner leur pain dans les échoppes d'Athènes,
S'étaient réunis pour répéter une pièce,
Prévue pour le jour nuptial du grand Thésée.
Le balourd le plus écervelé de cette bande d'idiots,
Qui représentait Pyrame dans leur spectacle, Quitta
la scène, et entra dans un fourré,
Je profitai alors de l'occasion :
Je plantai sur sa tête une caboche d'âne.
Bientôt, lorsqu'il doit donner la réplique à sa Thisbé, Mon
pitre s'avance. Lorsqu'ils l'aperçoivent,
Comme des oies sauvages qui voient ramper l'oiseleur,
Ou comme des corneilles à tête grise, en vol groupé,
(S'élevant et croassant au bruit d'un coup de feu),
Se dispersent, et balayent follement le ciel,
Ainsi, à sa vue, ses camarades s'enfuient,
Nous tapons du pied, ils dégringolent les uns sur les autres ; L'un
crie au meurtre, et appelle Athènes au secours.
Leur raison si faible, égarée par leur frayeur si forte,
Fait que les choses inanimées se mettent à leur faire du tort : Les
ronces et les épines agrippent leurs habits ;
Certains perdent des manches, d'autres des chapeaux ; tout agresse les peureux. Je
les ai emmenés dans cette frayeur folle,
Laissant là le cher Pyrame transfiguré,
Lorsque à ce moment (comme par hasard)
Titania s'éveilla, et aussitôt aima un âne.

Extrait de Roberto Zucco, Bernard-Marie Koltès

Je suis un garçon normal et raisonnable, monsieur. Je ne me suis jamais fait remarquer. M'auriez-vous remarqué si je ne m'étais pas assis à côté de vous ? J'ai toujours pensé que la meilleure manière de vivre tranquille était d'être aussi transparent qu'une vitre, comme un caméléon sur la pierre, passer à travers les murs, n'avoir ni couleur ni odeur ; que le regard des gens vous traverse et voit les gens derrière vous, comme si vous n'étiez pas là. C'est une rude tâche d'être transparent ; c'est un métier ; c'est un ancien, très ancien rêve d'être invisible. Moi, j'ai fait des études, j'ai été un bon élève. On ne revient pas en arrière quand on a pris l'habitude d'être un bon élève. Je suis inscrit à la Sorbonne, ma place est réservée, parmi d'autres bons élèves au milieu desquels je ne me fais pas remarquer. Je vous jure qu'il faut être un bon élève, discret et invisible, pour être à la Sorbonne. Les couloirs de mon université sont silencieux et traversés par des ombres dont on entend même pas les pas. Dès demain je retournerai suivre mon cours de linguistique. J'y serai, invisible parmi les invisibles, silencieux et attentif dans l'épais brouillard de la vie ordinaire. Rien ne pourrait changer le cours des choses, monsieur. Je suis comme un train qui traverse tranquillement une prairie et que rien ne pourrait faire dérailler. Je suis comme un hippopotame enfoncé dans la vase et qui se déplace très lentement et que rien ne pourrait détourner du chemin ni du rythme qu'il a décidé de prendre.

Extrait de Lac, Pascal Rambert

j'ai pris l'habitude de retenir en moi les mots les sons les sensations
pourquoi ?
pour les garder pour la scène de bois au milieu du Lac

je monte sur le théâtre et ce que je défends concerne le monde tout en entier concerne la justice concerne et attaque le cynisme par la beauté de mon art j'attaque clairement les scandales de la pauvreté quand je joue et monte sur le théâtre j'attaque la pauvreté de penser en jouant j'active l'attaque contre le normal l'admis le ok l'acceptation des laideurs des suffisances d'imagination on se suffit d'imaginer laidement

le théâtre et l'art sont là pour donner à imaginer si j'ose dire sa propre imagination son imagination à soi dans un lieu où l'on pensait ne jamais aller un lieu dont on ignorait en soi l'existence
on se dit mais je ne savais pas que j'avais ce lieu en moi moi d'habitude j'allais toujours au même endroit d'imagination j'imaginais pas beaucoup j'imaginais pas loin j'imaginais à peine je pensais que je ne pouvais imaginer beaucoup on m'avait toujours dit ne rêve pas on m'avait toujours dit l'imagination c'est bien beau on m'avait toujours dit ce genre d'idioties
or j'ai décidé de monter sur le théâtre pour combattre cela
et ça me paraît aussi important
en tout cas pas moindre
que de s'engager sur des terrains de conflits réels
dont la mort est la sanction
quand je monte sur la scène de bois je ne risque pas ma vie certes
mais je place haut la quête